

—Je vous remercie, monsieur... lui dit l'orphelino, vous avez été très bon pour moi...

Paul ne répondit pas.

Il restait immobile.

On aurait pu croire que le contact des doigts délicats de la jeune fille venait de le changer en statue. Toute sa vie semblait se concentrer dans ses regards qui demeuraient rivés sur le visage de Marthe et paraissaient ne plus pouvoir s'en détacher.

Les yeux toujours baissés, l'orphelino ne voyait pas ce regard, mais elle en sentait la persistance et elle se troublait de plus en plus.

La situation devenait trop embarrassante pour se prolonger.

Il fallait en sortir n'importe comment ; rompre ce silence gênant, parler enfin, fut-ce pour ne rien dire.

Paul le comprit, et au bout de quelques secondes osa l'entretien par cette banalité :

—C'est un livre d'histoire, mademoiselle, que vous lisez là ?

—Non monsieur, c'est un roman... répondit Marthe.

—Un roman historique ?

—Non, monsieur... c'est un roman de mœurs... un roman moderne... Ce qu'on appelle, je crois, une étude analytique du cœur humain...

—Me permettez-vous, mademoiselle, de vous demander le nom de l'auteur ?...

—Madame Emile de Girardin...

—Et, le titre de l'ouvrage ?

La jeune fille devint pourpre.

Ce titre qu'on lui demandait rappelait à son esprit les réflexions suggérées un peu auparavant par un des chapitres qu'elle lisait, amenant à leur suite une agitation inconnue.

Il était impossible cependant de ne pas répondre.

Elle répondit :

—Ce roman est intitulé : *Marguerite ou les deux amours*.

—Ah ! s'écria Paul, je sais.

—Vous avez lu ?

—Oui, mademoiselle...

—Et que pensez-vous de l'idée sur laquelle le livre est construit ? demanda brusquement Marthe, rendue hardie par le désir soudain de connaître l'opinion du jeune inconnu sur une question qui la préoccupait de façon si vive.

—Ce que je pense de l'idée ? répéta Paul. Je la trouve fautive.

Marthe, dont le cœur battait à se rompre, resta muette.

Le jeune homme poursuivit :

—N'est-ce point votre avis, mademoiselle, et le dénouement ne vous semble-t-il pas très pénible ?

—Je n'en suis pas encore tout à fait au dénouement, répondit l'orphelino, mais je le prévois...

—Et, selon vous, quel est-il ?

—*Marguerite* mourra, tuée par l'un de ses amours.

Il semblait que le mot : *amour* eût peine à s'échapper des lèvres de la jeune fille.

En le prononçant, sa voix faiblissait.

—Croyez-vous, mademoiselle, que le cœur puisse ainsi se partager entre deux affections ? reprit Paul avec élan.

—Non, monsieur... murmura Marthe dont l'embarras et l'émotion grandissaient. Je crois... je suppose... que le sentiment dont il est question dans ce livre, cesse d'exister s'il n'est unique... Je crois que le cœur qui se partage est faible, sans volonté, sans courage... Je vais même plus loin... Je crois qu'il est dupe d'une erreur, et qu'on se figurant aimer véritablement il s'abuse...

—Et vous avez raison, mademoiselle, s'écria le fils de Raymond Fromental. Il est des questions qu'on résout sans peine rien qu'en s'interrogeant soi-même ! Je sens bien, moi, que mon cœur, le jour où il se donnera, ne se partagera point, qu'il ira tout entier et pour toujours à la même idole ! Aimer une femme de toutes les forces de son âme, c'est l'amour, ce doit être le ciel. En aimer deux à la fois, c'est la négation, c'est la profanation de l'amour ?...

En parlant ainsi Paul s'animait, ses yeux brillaient, une sorte de rayon intérieur se reflétait sur son visage et l'illuminait.

Marthe en le regardant, en l'écoutant, se sentait prise d'éblouissements, de trouble, de vertige.

Il lui semblait que les paroles du jeune inconnu s'adressaient à elle ; chacune de ces paroles descendait jusqu'au fond de son cœur et l'enivrait.

D'une voix très basse, presque inintelligible, elle balbutia :

—C'est vrai... je pense ainsi...

Puis il lui prit la main et il sembla à Marthe qu'une larme perlait sur sa joue.

L'expérience de la vie manquait absolument à Paul.

Malgré son intelligence très développée, sa naïveté, en certaines circonstances et à propos de certains sujets, égalait celle d'un enfant.

N'attribuant point à l'émotion la quasi défaillance de la jeune fille, il crut à un malaise passager.

—Etes-vous souffrante, mademoiselle ? demanda-t-il avec inquiétude. En parlant comme je viens de le faire, ai-je eu la maladresse de réveiller en vous quelque souvenir attristant ?

L'orphelino secoua la tête.

—Ne croyez pas cela, monsieur... répondit-elle vivement, j'éprouve un peu de fatigue, voilà tout... Les idées exprimées par vous sont les miennes et n'ont pu éveiller en moi de souvenirs attristants... je n'ai pas de souvenirs...

Paul tressaillit de joie, sans se rendre compte du motif qui causait cette joie.

Ce motif qu'il ne devinait point, nous le connaissons.

La réponse de Marthe était un inconscient aveu.

Elle n'avait pas de souvenirs...

C'était affirmer que son cœur n'avait jamais aimé.

—Puisque vous êtes fatiguée, mademoiselle, reprit le jeune homme, voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras jusqu'à votre demeure ?

—Je vous remercie, monsieur, mais c'est inutile... l'habitation est là, derrière les arbres, à deux pas... et d'ailleurs je vais me reposer ici quelques instants encore...

—Pardonnez-moi donc, mademoiselle, d'avoir poussé l'indiscrétion jusqu'à vous importuner si longtemps...

—M'importuner... répéta d'un ton de reproche la fille de Périne Grandchamp, vous ne pouvez le penser... C'est moi qui suis votre obligée, monsieur... vous avez bien voulu quitter votre pêche pour me rapporter le livre que si maladroitement j'avais laissé tomber.

—Heureuse maladresse, puisqu'elle m'a permis de vous rendre un petit service... s'écria Paul.

Marthe eut aux lèvres un demi-sourire.

—Ceci, monsieur, est une flatterie... répliqua-t-elle.

—Non, mademoiselle, je vous le jure ! Je suis heureux d'avoir pu causer un instant avec vous... Cette rencontre fortuite, cette entrevue, si courte qu'elle ait été, laisseront une empreinte ineffaçable dans... ma mémoire...

Il n'avait pas osé dire : *dans mon cœur*... et pourtant c'est le mot qui venait sur ses lèvres...

Paul ne s'éloignait pas.

Le silence s'établit.

Ce silence devenait gênant. Pour le rompre Marthe demanda :

—Habitez-vous ces environs, monsieur ?...

—Oui, mademoiselle, de l'autre côté de l'eau... une maisonnette dépendant du village de Port-Créteil...

—C'est votre résidence habituelle ?...

—Non... je suis là momentanément... pour quelques mois seulement...

—Vous paraissez aimer beaucoup la pêche ?...

—Beaucoup... et je crois qu'à l'avenir je l'aimerai davantage encore...

—Pourquoi donc ?

Cette question naïve, faite sans aucune arrière-pensée par la jeune fille, embarrassait Paul.